

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Núria DELETRA-CARRERAS

Approche

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 246-252

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# Approche

*L'entretien relaté ci-dessous est le compte rendu d'une première rencontre. Il indique l'esprit dans lequel s'amorce le travail décrit dans les articles précédents \*. Le déroulement de l'entretien suit à chaque fois des lois qui s'inventent elles-mêmes. Cependant, à l'intérieur de cette fluidité constante, des points névralgiques s'inscrivent peu à peu, qui permettront d'esquisser un premier contour approximatif.*

Légèrement aigu mais à la fois doucement tracé, Daniel, 15 ans, que précède un éducateur, traverse la grande pièce sur laquelle est ouverte la porte de mon bureau. Je l'attends. Je n'ai aucune idée sur lui. Je le vois pour la première fois. Il n'est pas encore admis dans l'institution. Chaque secteur doit rencontrer chaque candidat et donner son préavis. Mon mandat est de situer approximativement ses possibilités en français ; mais, de plus en plus, mon appréciation devient double : scolaire et globale. L'aspect technique et la personne en son entier.

— Bonjour, Daniel.

— Bonjour.

L'éducateur parti, Daniel reste un instant sur le seuil, puis le franchit, regarde. Silence. Un temps — qui décidera d'un certain nombre de choses. Ses yeux parcourent le grand mur en face de la porte, couvert de textes d'élèves, de quelques dessins, de revues ouvertes à une page d'information ou d'actualité. Ses mains, pendantes, frémissent. Non, seul le bout des doigts. Silence.

\* Cf. « Sans espérance pas d'espéré », « La jouissance perdue de connaître », « Immobilisme et mouvement », in *Echos de Saint-Maurice*, t. 14 (1984), pp. 59-66, 191-196, et t. 16 (1986), pp. 56-62.

Puis sa tête tourne à droite, à gauche ; il regarde le reste de la pièce. La fenêtre est bien petite, mais trois spots au plafond étalent une lumière par surfaces. Une grande tapisserie d'oiseaux brodés, imaginés par des enfants très jeunes, couvre un pan de mur ; une carte du monde s'étire près d'un angle, avec des cartes postales de lieux divers autour d'elle ; un masque donné par un élève qui parlait, un tissage tout en haut, et deux petites bibliothèques...

Daniel sait, indubitablement, « voir ». Enregistre-t-il ou est-il happé ? On verra plus tard.

Quand je souligne : « Prends ton temps », bien sûr il s'arrête net — et fonce :

- Il y a de la conjugaison et de la grammaire. (Ton affirmatif.)
- Où donc ?
- Partout. Là. (Il désigne le mur des textes.)
- Vraiment ?

Silence. Il est allé droit à ce qu'il suppose ; il va au-devant de ce que, probablement, il redoute. Mais on ne sait jamais : ce peut être aussi ce qu'il souhaite — par conformité...

Je le détrompe en tout cas :

- Ce sont des textes écrits par des garçons d'ici. Il n'y a pas de conjugaison et de grammaire. Sauf là, sur cette étagère, dans quelques-uns de ces livres.
- Ah...

Il est surpris. S'arrête totalement, esprit et corps. Nous sommes toujours debout. Silence.

- ... et là (je poursuis en me tournant d'un autre côté), tu vois la carte du monde.
- Ça, je connais. (Il s'anime. Le terrain devient plus sûr pour lui.)
- Ah bon ! Tu as voyagé ?
- Je suis allé au Danemark et je vais aller en Grèce. (Le tempo du débit est vivifié.)
- Tu as de la chance ! Peux-tu me montrer ces pays ?
- Bien sûr ! (Voix ferme et nette.)

Des pas rapides vers la carte, une main sûre se lève — qui se fait peu à peu hésitante, se promène entre la Chine et l'Amérique, flotte à travers tous les océans — et retombe, perdue. Silence. Laisser vivre le silence. Il n'est jamais vide.

— ... je vais chercher la Suisse. (Le ton est décidé. Il essaie donc de se reprendre, il se bat, et se bat bien.) Voyons... où est l'Europe ? (Il sait donc que la Suisse fait partie de l'Europe. Il se raccroche à ce qu'il connaît. Il veut maîtriser la situation.) ... Là, la Suisse est là. (Le doigt montre avec décision l'Afrique du Sud.)

Ne pas sanctionner, ne pas « instruire » (instruction-intrusion...). Agir à partir de lui et non à partir d'un pouvoir et d'un savoir. J'essaie de jeter un pont. Je tâtonne pour aller trouver Daniel là où il est. Où ? j'ignore.

— Tu as entendu parler des continents ?

Métamorphose immédiate, inespérée, inattendue. Oh ! oui, il connaît, il sait, il a fait un travail sur l'Amérique du Sud, c'est là, et là c'est l'Amérique du Nord. C'était un travail sur l'Amazonie. Son doigt s'anime, désigne ces lieux sans se tromper.

— Ah oui ? Mais c'est très intéressant, ça. (Je suis réellement intéressée.)

— Sur les Indiens d'Amazonie. J'ai fait une maquette. Les coupeurs de têtes, comment ils vivaient, comment ils réduisaient les têtes (il répète trois fois ces mots, et son regard se rétrécit, m'observe, aigu), et puis, il fallait leur coudre la bouche (geste à l'appui), c'était très important, à cause des mauvais esprits, il ne fallait pas qu'ils puissent les appeler. (...)

— Et tu as fait un texte pour accompagner la maquette ?

— Oui, un petit texte, oui ; je vous l'apporterai si vous voulez, lundi ; je viens lundi. (Il est sûr de venir. Peut-être guette-t-il ma réaction pour s'informer. En aucun cas il ne sera là lundi, et il le sait parfaitement. Je me tais.)

— Et maintenant peux-tu me montrer le Danemark ?

— Attendez... oui. Voilà la Suisse... et... voilà le Danemark... (C'est juste.)

Ainsi seulement apparaissent le vrai savoir et le vrai non-savoir de chacun : hors du parasitage dû à l'inquiétude. Alors seulement on peut faire vivre les connaissances.

— Veux-tu t'asseoir à cette table ?

Il est face au tableau et le regarde. (Tableau blanc, pas noir.) J'avais décidé au préalable d'essayer de connaître Daniel à partir d'une association de mots. Au tableau, j'avais écrit : « Le froid », souligné ; dessous, dix mots qui pouvaient y être rattachés, allant de « neige ... frigo » à « pauvreté ».

- Qu'est-ce que tu comprends de ça ?
- Des mots qui se rapportent tous au froid.
- Alors, puisque tu as compris, tu vas faire la même chose avec...

Il m'interrompt, vite, avec un brusque sourire incisif :

- ... le chaud ! (Ah ! cette façon de devancer pour maîtriser...)
- Non, pas du tout ! Tu n'y es pas du tout !

Je ris, et, un bref instant, nous rions ensemble, lui incertain et moi de bon cœur.

- ... avec le mot arbre: « Un arbre ». Tu fais une liste à toi, celle que personne ne pourrait faire à ta place. Ce n'est pas un exercice avec correctif. Tu trouves ce que tu veux, selon tes idées à toi.

Surprise : un arbre ! Réflexion. Silence. Puis, d'un geste net, Daniel s'empare du stylo bille et de la feuille préparés. A un rythme régulier, ni hâtif ni lent, douze mots viennent, qui montrent une capacité dans l'imagination visuelle, une sensibilité à la nature, et de la précision.

Comme il l'a fait facilement, je vais plus loin :

- Et maintenant, pourrais-tu inventer trois phrases où tu inclurais plusieurs de ces mots, à ton choix. Trois phrases qui forment un petit texte, un tout. Pas trois phrases isolées ; pas chacune seule. Et tu les écris.

Brève hésitation. Puis il fonce. (Voilà plusieurs fois, en quelques minutes, qu'il va ainsi, d'un trait.) Je me demande si le texte sera construit ou non, suivi ou non, s'il a bien compris l'explication. Très vite, il a fini. Je dois même

l'arrêter. Oh ! mais, je peux encore en écrire, quatre, cinq, si vous voulez. (Tous sont ainsi à un premier entretien : ou bien ils présentent ce qu'ils croient être leur meilleur visage, et forcent la note, ou bien leur pire apparence, et forcent aussi la note. Mais, semblant de brillance ou semblant de débilité : toujours une défense...)

— Ce n'est pas nécessaire. Veux-tu me lire ton texte ? (Je prends garde de ne pas faire intervenir maintenant mon appréciation sur l'orthographe, la grammaire ; je lirai ses lignes hors de sa présence.)

— « Le vent souffle fort sur le petit arbre, qui pousse ses feuilles. Le ver de bois ronge l'intérieur du tronc du petit arbre. La grêle attaque les petites feuilles de l'arbre, qui ne peut se défendre. »

— Ça va bien, Daniel. Tu peux donc écrire un texte. J'ai préparé pour toi un petit poème écrit par un jeune de ton âge. (S'il n'avait pu écrire le texte je ne lui aurais pas proposé cet exercice.) Veux-tu le lire et me dire comment tu le comprends, comment il te parle à toi ?

Il ne refuse pas. Il va. C'est un garçon « qui va ». Peut-être surtout vers ce qu'il craint... Donner le change ; quitte à se rebiffer avec violence ensuite... Car il y a beaucoup de violence ramassée en lui, concentrée. Et pourtant aussi, palpable, ce « petit arbre » attaqué par la grêle « et qui ne peut se défendre ». Démuni. Oui, c'est ça : **démuni**.

Il lit. A voix haute. (Je ne l'avais pas précisé, car beaucoup craignent de lire à voix haute.) Dix vers très courts. Il lit bien. Se reprend deux fois, non parce qu'il hésite dans la lecture, mais pour comprendre le sens. (Cela aussi est un indice.)

*Ma mémoire s'évapore  
comme la lumière du jour  
pour devenir nuit.  
Parfois, elle m'effraye  
avec ses ombres  
ou, comme un éclair,  
me remplit de joie.  
Mais souvent les souvenirs reviennent  
et font naître en moi  
l'angoisse.*

(Pédagogie Freinet, *Poèmes d'Adolescents*)

On peut sentir diversement ces quelques vers. C'est la première fois que je les propose lors d'une rencontre.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses? Qu'est-ce que tu sens?

Un flot de paroles tel, que je lui demande l'autorisation d'en noter au moins quelques-unes sur-le-champ, mot à mot :

— C'est comme s'il y avait un petit enfant avec un mur à angle droit. Il ne sait pas ce qui peut venir, ça peut être un chien, une ombre, un maniaque, un sadique. (...) La mémoire qui s'en va comme le jour, ça veut dire : très vite. La fin c'est comme un vieillard qui ne se souvient plus, c'est comme s'il était aveugle. Quand on est aveugle, on est dans la nuit et on a peur. (...) L'éclair, j'ai pas compris. (Il avait buté sur ce passage déjà en lisant.)

De façons diverses, la vue et la vie semblent intimement liées pour lui. Je pense à cette quantité de données qu'il me faudra ensuite peu à peu rattacher pour rendre le tout lisible...

— C'est bon. Nous avons fini. Tu peux fort bien comprendre un texte. Tu as parlé au début de conjugaison et de grammaire. Est-ce que tu voudrais en faire, si un jour nous travaillions ensemble ?

— Oh ! non. Surtout pas. **Surtout pas !** (Comme un cri.)

Là aussi, il avait donc foncé, croyant devancer. Pour se protéger ? Il craignait, et était prêt à refuser dès qu'on lui en parlerait ! Il faudra faire attention... Ne pas croire d'emblée à ses propositions.

— Quelle a été ta dernière classe ?

— La huitième. Mais (très vite il ajoute ce « mais ») pour le français j'ai un niveau de cinquième.

— Tu crois ?

— Disons cinquième-sixième.

Devancer est peut-être sa façon de survivre. Nous devons être attentifs à bien discerner ce qui viendra de sa peur et ce qui viendra de son vrai lui-même. L'empêcher de foncer tête baissée — mais aussi lui donner de bonnes occasions de foncer.

En réfléchissant, un peu plus tard, j'ai pensé : **il prend les devants et se cache derrière** ! Cette formulation abrupte — et bien incorrecte du point de vue du « français »... — convient pour traduire son être. Mais qui est-il ? Violent, avec une sorte de cruauté possible (ou la crainte de la cruauté ?), et en même temps vulnérable et le sachant inconsciemment ? Un petit enfant avec quelque chose de si démuni qu'on pense à un abandonné. Pas simple. L'aspect technique, lui, est facile : reprendre au niveau de la sixième, mais en offrant des textes d'un niveau supérieur, sensibles, beaux, intéressants, et toucher le monde. Et amener l'expression... Dans son texte, trois erreurs d'orthographe d'usage, pas d'erreurs d'orthographe grammaticale.

Je dis :

— Ça va bien. Je vais t'accompagner en classe.

Je me lève.

Ses derniers mots :

— Je vous apporterai ma maquette...

Il a peut-être franchi, pendant un instant, l'Amazonie de la relation. Ou peut-être est-ce un dernier coup de barre pour affirmer sa maîtrise. Même si la rencontre avait commencé, il faudrait beaucoup de temps pour la fortifier. Elle est le « sine qua non ». L'étape sans laquelle il est parfaitement vain de vouloir entreprendre.

Nous avons passé quinze minutes ensemble, mais peut-on quantifier le temps intérieur... Ce « moment » s'est situé hors du temps : dans l'intime de l'être qui cherche et se cherche.

Núria Delétra-Carreras